

37. Michael JANDA. — *Purpurnes Meer. Sprache und Kultur der homerischen Welt*. Innsbruck (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Neue Folge, Band 7), 2014, 728 p.

Cet important ouvrage de Michael Janda concerne à la fois la langue et la culture homériques : l'ambition de l'auteur, présentée succinctement dans l'avant-propos (p. 11-14), est de mettre en œuvre une « archéologie homérique » à travers l'étude de concepts fondamentaux de la culture grecque archaïque, et donc de mettre au jour le monde homérique à partir de l'examen du sens des mots et de leur étymologie. De ce point de vue, on comprend aisément l'intégration de ce livre dans la nouvelle série de la collection des Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft (IBK), où l'auteur a déjà publié récemment deux autres ouvrages (*Die Musik nach dem Chaos. Der Schöpfungsmythos der europäischen Vorzeit*, IBK 1, 2010 ; *Morgenröte über Mykene. Ein indogermanischer Mythos*, IBK 9, 2014), plutôt que dans celle des Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft (IBS) où M. Janda, avant le lancement de la nouvelle série des IBK, avait déjà fait paraître deux livres qui mêlaient, eux aussi, la langue et la culture (*Eleusis. Das indogermanische Erbe der Mysterien*, IBS 96, 2000, et *Elysion. Entstehung und Entwicklung der griechischen Religion*, IBS 119, 2005).

Les quarante-huit chapitres de ce volume sont, en principe, indépendants, tout en étant parfois liés par des thématiques communes. Dans la mesure où il ne sera pas possible de les résumer tous ici¹, j'indique ci-dessous les titres de chacun d'entre eux, qui sont souvent assez explicites :

1. Nauplia — internationaler Hafen der Bronzezeit mit indogermanischer Namenstradition (p. 15-26) ;
2. Über das purpurne wogende Meer : πορφύρα (p. 27-58) ;
3. Göttin des Meeres : Thetis (p. 59-68) ;
4. Ephesos, ein mykenischer Marinestützpunkt (p. 69-76) ;
5. Der Schwarm der Artemis von Ephesos (p. 77-89) ;
6. Zeichen des Himmels : νεύειν und *nūntius* (p. 90-103) ;
7. Trägerische Zeichen der Leber : ἡπεροπέειν (p. 104-118) ;
8. Angriff

1. Un résumé par M. Janda des principaux résultats obtenus dans chacun de ces chapitres se trouve dans l'ouvrage lui-même, p. 721-727.

aus dem Hinterhalt : στρατός (p. 119-130) ; 9. Grimm der Berserker : χάρμη (p. 131-142) ; 10. Die schützende Haut des Schildes : βοάγρια (p. 143-159) ; 11. Die Tüchtigkeit des Siegers : ἀρετή (p. 160-170) ; 12. Αἰὲν ἀριστεύειν : Die "Besten" ... (p. 171-186) ; 13. ... und ihr Griff nach der Beute : ἀγέρωχος (p. 187-193) ; 14. Eris (p. 194-227) ; 15. Kampf um jeden Preis : μάχη (p. 228-238) ; 16. Durch göttlichen Ansporn zum Sieg : κῦδος (p. 239-275) ; 17. Nischen der Sicherheit : πολέμοιο γέφυραι (p. 276-289) ; 18. Männer ohne Rückgrat : Hesiods ἀνόστεος (p. 290-303) ; 19. Schlachten für Götter und Menschen : σφάζειν (p. 304-317) ; 20. Die Ordnung der Knochen auf dem Altar (p. 318-332) ; 21. Schnitter Tod : φύλοπις (p. 333-337) ; 22. Patroklos' Leichenzug (p. 338-340) ; 23. Achilleus als Organisator von Spielen : βραβεύς (p. 341-353) ; 24. Klage, Schluchzen und Opferspende (p. 354-381) ; 25. Wille, Absicht, Verstand : νόος (p. 382-396) ; 26. Bewegende Worte : μῦθος (p. 397-415) ; 27. Ein Totengeist erscheint : Elpenor und ἐλπῖς (p. 416-429) ; 28. Handelswege über das Meer : ἐμπολή (p. 430-434) ; 29. Mit Rucksack und Versen unterwegs : Fahrende Sänger und Herolde (p. 435-447) ; 30. Felsen in der Flut : Aigilips (p. 448-459) ; 31. Von Zeus bewegte Wogen : αἰγίς (p. 460-476) ; 32. Aufstoßen, Gurgeln und Brüllen der Brandung : ἐρεύγομαι (p. 477-485) ; 33. Die Bienen der Nymphen-grotte auf Ithaka (p. 486-496) ; 34. Preziosen : κειμήλια (p. 497-512) ; 35. Das Lied der Nachtigall : Prokne und Itys (p. 513-524) ; 36. Die Beweglichkeit der Jungen : αἰζηός (p. 525-532) ; 37. Unterwegs nach der Liebesnacht : ἠίθεος (p. 533-544) ; 38. Wettkampf um die Schöne : παρθένος (p. 545-554) ; 39. Die Heimgeführte : δάμαρ (p. 555-571) ; 40. Erinys (p. 572-594) ; 41. Das Turnier : ἑορτή (p. 595-605) ; 42. Abbüßen : ἀρέσαι (p. 606-619) ; 43. Das weiche Blumenlager der Götter : λεχεποίης (p. 620-627) ; 44. Das Safrangewand der Eos : κρόκος (p. 628-631) ; 45. Duft der Rebblüten : ὄμφακες (p. 632-636) ; 46. Duft des Meeres, Tanz der Wellen : ἀλμυρός und ἄλς (p. 637-642) ; 47. Sternzeichen über der See : τέρας (p. 643-653) ; 48. Himmel, Erde und das unerschöpfliche Meer : ἀτρύγετος (p. 654-665).

Au sein de ces études, deux thèmes généraux reviennent régulièrement. Le premier d'entre eux, qui a donné son titre à l'ouvrage, concerne la représentation de la mer dans l'imaginaire homérique. À ce thème se rattachent notamment les quatre premiers chapitres, respectivement consacrés aux questions suivantes :

- au port de Nauplie (Ναυπλία), port de l'Argolide, qui serait le lieu « où les navires (Ναυ-) accostent (-πλ-, de la racine *pelh₂-) » ;
- à la pourpre (πορφύρα), mise en relation avec le verbe πορφύρω « se soulever en bouillonnant », à partir de l'idée d'une teinture obtenue en faisant bouillir le coquillage dont on tire la pourpre (la substance colorée serait ainsi « portée en tous sens », d'où le rattachement de πορφύρω à un intensif indo-européen *b^herb^hor- de la racine *b^her- « porter ») ;
- à la déesse maritime Thétis (Θέτις), dont le nom, issu de *d^hh₁-ti- (comme le nom commun θέσις « action de poser, d'établir », mais avec une

absence d'assibilation qui serait un archaïsme), renverrait à la séparation du monde en trois parties et, plus précisément, à l'une des trois strates du monde (l'eau de la mer), de même que le nom de l'épouse d'Océan, Téthys (Τηθύς), qui remonterait, par métathèse sous l'influence de τήθη « grand-mère », à *Θητύς < *d^héh₁-tu- (avec \bar{u} et accentuation secondaires) ;

- à Éphèse, base maritime mycénienne dont le nom proviendrait de ce que les marchandises et le butin de guerre y étaient « mis à bord » (cf. ἐφέσσαι « asseoir, poser sur », attesté également au sens de « mettre à bord, embarquer »).

Les trois derniers chapitres sont également consacrés à ce thème maritime :

- ἄλμυρός « salin, salé ; saumâtre », traditionnellement considéré comme un dérivé de ἄλμη « eau de mer ; saumure » (cf. ἄλς « sel ; mer »), serait en réalité un composé signifiant « qui a le parfum (μύρον) du sel (ἄλς) ». Le sens premier de ἄλς < *sal-s (cf. lat. *sāl* « sel », etc.), ne serait pas « sel », mais « saut, bond (des vagues) », d'où « mer », de la racine de gr. ἄλλομαι et de lat. *saliō* « sauter, bondir » ;
- τέρας « signe envoyé par les dieux, prodige » serait originellement un signe salvateur qui permettrait de « transporter de l'autre côté » (racine *terh₂-), telle une étoile chez Homère qui permet aux marins de faire une traversée sains et saufs ;
- M. Janda, dans le dernier chapitre, prolonge l'étymologie de l'épithète maritime ἀτρύγετος qui a été avancée par B. Vine (1998, p. 62-64), selon laquelle il s'agirait d'un composé issu de *η-τρυγ-ετο-s « un-dry-able » (« inépuisable », « que l'on ne peut assécher »).

La thématique maritime se retrouve également, entre autres, dans les chapitres 30 et 31.

Le second thème général de cet ouvrage est peut-être le plus important : il s'agit du thème de la compétition, en lien, comme l'indique M. Janda dans son avant-propos (p. 13), avec deux études de G.-J. Pinault (1999-2000 ; 2006). À ce thème sont consacrés les chapitres suivants :

- les chapitres 11 et 12, sur ἀρετή « excellence, valeur, mérite » et le groupe du superlatif ἄριστος « le meilleur », rattachés à ἄρνημαι « obtenir, gagner, recevoir » (l'excellence étant conçue comme caractéristique de celui qui gagne le plus de prix de victoire ou de butin) ;
- le chapitre 13, sur ἀγέρωχος, adjectif habituellement compris au sens de « fier, noble », mais qui, selon l'auteur, serait l'aboutissement éolien de *ἀγριο-χοχος « qui a la meilleure part [lors de la répartition du butin] » (avec *ἀγριο- correspondant à véd. *agriyá-* « qui se trouve au sommet, en tête, le premier, le meilleur », cf. véd. *ágra-* « pointe, sommet » ; sur cette racine en grec, voir aussi le chapitre 10, où βούγρια « boucliers faits de la dépouille d'un bovin » est interprété comme dérivé d'un adjectif *g^uou-agro- « Kühe an der Spitze habend », cf. véd. *góagra-* « Kühe an der Spitze habend ») ;

- les chapitres 14 et 15, où, partant du constat que les mots signifiant « prix du combat, rétribution » présentent souvent, par ailleurs, le sens de « combat, compétition », M. Janda tire ἔρις « combat, querelle, rivalité » de **h₁r-i-* « rétribution ». Cet étymon serait issu de la racine de ἄρνυμαι, posée, à la suite de G.-J. Pinault (2006, p. 388), comme **h₁ar-* « accorder, conférer, attribuer » : cf. véd. **Hri-* « rétribution » dans *sūrī-* « patron, commanditaire de l’hymne ou du sacrifice » < **(H)su-Hri-* « qui possède [et donc, qui donne] une bonne rétribution », suivant l’analyse de G.-J. Pinault (1999-2000) ; en grec, le sens de « rétribution » se retrouverait dans ἔριθος « travailleur à gage » et dans les composés en ἄρι- / ἔρι- < **h₁ar-i-* / **h₁r-i-* = véd. *ari-* / *ri-*, qui, pour le sens, répondraient aux composés allemands en *Preis-*. M. Janda fait également provenir μάχη « combat » d’un collectif **mágh^h-eh₂* (« *ensemble des prix mis en jeu dans une compétition » > « compétition », « combat ») répondant au substantif véd. *maghá-* « don, présent » < **mag^hó-* (le mot védique apparaît notamment dans le contexte de cadeaux faits par les patrons du sacrifice à l’occasion d’une compétition entre des chanteurs) ;
- le chapitre 16, où l’auteur refuse, pour κῦδος, le sens de « gloire » ainsi que la correspondance avec v. sl. *čudo* « miracle ». Il comprend ce terme aux sens de « stimulation, incitation » et de « prix de victoire, victoire » (ce dans quoi l’incitation divine se manifeste). Cela lui permet de le rattacher à la famille du verbe véd. *códati* « inciter, aiguillonner, stimuler », ainsi que, en grec, à κυδάζω « injurier, insulter » < **aiguillonner, stimuler [par des injures]* » ;
- le chapitre 23, où βραβεύς « arbitre aux jeux ; chef ; juge » est rapproché de véd. *br̥bád-ukthá-* « qui conduit l’*ukthá-*, chef du poème », ainsi que de l’anthroponyme véd. *Br̥bú-*, qui s’applique à un organisateur de compétitions ;
- le chapitre 38, où le nom de la jeune fille, de la vierge, παρθένος, est analysé comme un participe substantivé en **-no-* de παρ(α)τίθημι au sens de « mettre en jeu » : la παρθένος serait le « [prix de victoire] mis en jeu » et pour lequel des prétendants entrent en compétition. La forme en -vo- du participe, au lieu de -το- dans θετός, serait due à l’influence de formes du vocabulaire de l’échange telles que ὄνος « achat » et ἔεδνα « dot ». De même, le nom de la bru, de la parente mariée, νύος, qui remonte à *snusó-* (cf. véd. *snusá-*, etc.), serait en dernier lieu le « [prix de victoire] accordé par un signe de tête » : cf. νεύω « faire un signe de tête, approuver », en admettant que ce verbe remonte à une racine **(s)neṷ-* plutôt que **neṷ-* ;
- le chapitre 39, où le nom de l’épouse, δάμαρ, est rattaché au verbe ἄρνυμαι « obtenir, gagner, recevoir », l’épouse étant conçue comme celle qui est gagnée, remportée comme un prix de victoire et ramenée à la maison (δάμαρ < **d̥m̥-h₁ar-t-* « qui est ramenée comme un gain à la maison ») ;
- le chapitre 40, où le nom de l’Érinie, Ἐρινύς, est interprété comme issu de **h₁ri-snu-*, c’est-à-dire, à l’origine, comme le nom de la déesse « qui donne son approbation (**-snu-*, cf. νεύω) à [la fiancée comme] prix de victoire (**h₁r-i-*, cf. ce qui a été dit ci-dessus sur ἔρις) ». Ἐρινύς serait donc la patronne tutélaire des fiançailles.

- À propos de la racine **h₁ar-* « accorder, conférer, attribuer », il faut mentionner aussi le chapitre 42. Le verbe homérique *ἀρέσαι / ἀρέσασθαι* (inf. aor.) « faire amende honorable ; apaiser, se concilier » (formes plus anciennes que le présent correspondant *ἀρέσκω* « plaire ») y est mis en relation avec *ἄρνυμαι* (cf. A 159 : *τιμὴν ἀρνύμενοι*, où il est question de conférer à quelqu'un un honneur, une récompense, et *χ* 55-57, où l'on a l'idée d'apaiser quelqu'un en lui faisant réparation de quelque chose : *ἀρεσσάμενοι [...] τιμὴν [...] ἄγοντες*). Dans ce même chapitre, *ἀρνέομαι* « refuser, nier, dire non » est également rattaché à la racine **h₁ar-*. Ce verbe serait dérivé de **ἀρνο-* « la (réparation), l'(amende) apportée » > « la dette », forme dont la reconstruction serait étayée par des données indo-iraniennes ; son sens premier serait « rester redevable » (« rester redevable d'une obligation envers quelqu'un » > « refuser quelque chose à quelqu'un »).

Il s'agit donc là d'un ouvrage particulièrement ingénieux et novateur. Parmi les étymologies avancées, rares sont celles qui ne sont pas entièrement nouvelles, et toutes sont argumentées au moyen d'études textuelles approfondies. Il ne saurait être question de faire ici le bilan, qui serait nécessairement personnel, des étymologies probables, possibles, ou, au contraire, contestables, qui y sont développées. On ne reviendra pas non plus sur certains aspects de la méthode de M. Janda en matière d'analyse étymologique, qui ont été bien soulignés dans d'autres comptes rendus de ses ouvrages². Il semble plus utile d'indiquer ici quelques compléments d'ordre bibliographique, qu'il s'agisse d'études récentes dont l'auteur n'a pu avoir connaissance à temps pour les intégrer à sa réflexion, ou, quelquefois, d'études plus anciennes qu'il aurait été bon de connaître et de discuter.

J'aborderai en premier lieu des questions relatives à la notion d'excellence, *ἀρετή* « excellence, valeur, mérite », ainsi qu'au groupe du superlatif *ἄριστος* « le meilleur », étudiés aux chapitres 11 et 12. M. Janda, évoquant p. 172 les faits de supplétisme touchant *ἄριστος* et les comparatifs *ἀρείων* et *ἀμείνων* « meilleur », ne renvoie guère qu'à la *Griechische Grammatik* d'E. Schwyzler ainsi qu'à une étude de W. Hock (1999). Je me permets de signaler également l'ouvrage d'É. Dieu (2011). La consultation de cet ouvrage aurait pu permettre, si l'auteur y avait eu accès à temps, de développer certaines réflexions concernant non seulement *ἀρείων* et *ἄριστος*, mais aussi, et peut-être surtout, les formes de gradation *φέρτερος* et *φέρτατος*, *φέριςτος*, que M. Janda traite également au chapitre 12 (p. 173-176). Sur ces dernières formes, M. Janda suit en partie des études de H. Osthoff (*MU*, VI, 1910, p. 167-169) et de J. L. García Ramón (2010)³. Il les rattache au verbe *φέρω*, en partant du sens premier de « qui l'emporte le mieux » (« *der am*

2. Voir en particulier Trümper (2003).

3. Il faut également mentionner García Ramón (2013), étude dont M. Janda n'a pas pu avoir connaissance assez tôt.

besten davontragende ») dans un contexte de compétition. Cette hypothèse étymologique est incontestablement intéressante, et sans doute est-ce la meilleure de celles qui sont brièvement rappelées par l'auteur⁴. Toutefois, elle ne rend pas compte de certains faits. En particulier, il est notable que les formes de gradation φέρτερος, φέρτατος et φέριστος qualifient très fréquemment des divinités, ce qui est d'autant plus frappant que, par ailleurs, hormis ἄριστος, aucune des autres formes de gradation homériques signifiant « meilleur, supérieur », « le meilleur, excellent » ne s'applique dans une grande proportion à des dieux (un comparatif comme ἀμείνων ne qualifie même jamais un dieu chez Homère). Il peut alors être préférable de voir dans ces formes de gradation d'anciens termes du vocabulaire religieux liés originellement à la capacité des dieux d'apporter des bienfaits aux hommes, à leur fonction de distributeurs de richesses, de dispensateurs de biens, avant de pouvoir, secondairement, désigner plus généralement leur supériorité puis s'étendre du monde des dieux à celui des hommes⁵. Ainsi, la belle proportion posée par M. Janda p. 175 (« ἄρνημαι : ἄριστος = φέρω : φέριστος ») pour rendre compte de l'origine de ἄριστος en rattachant ce mot au groupe de ἄρνημαι « obtenir, gagner, recevoir », et donc au vocabulaire de la compétition, a chance d'être illusoire. Cela ne signifie naturellement pas, *a priori*, que le lien postulé entre ἄριστος, ἀρετή et ἄρνημαι doive nécessairement être rejeté, et les analyses lexicales proposées pour établir ce lien sont intéressantes. Toutefois, M. Janda repousse peut-être un peu trop rapidement l'idée, assez largement répandue par ailleurs, d'un rapport avec le groupe de ἀραρίσκω « adapter, ajuster ». Il admet p. 162 qu'il n'y aurait aucun indice, dans les poèmes homériques, d'une évolution sémantique de ἀρετή à partir d'un sens technique tel que « adaptation, ajustement », et il insiste également p. 608-609 sur le fait que ἀραρίσκω, chez Homère, est essentiellement lié au domaine de l'artisanat. Tout cela est vrai. Néanmoins, certains termes dont la parenté avec ἀραρίσκω ne fait aucun doute permettent d'observer un passage à un sens plus abstrait : ainsi, ἄρτιος « bien ajusté, bien proportionné » présente dès les poèmes homériques le sens de « convenable, juste, sensé » (cf. Ξ 92 et θ 240, à propos de paroles)⁶. Il semble en outre que, pour le

4. Voir, en ce sens, une discussion de l'hypothèse d'Osthoff chez Dieu (2011, p. 160-162).

5. Pour le détail de ce dossier, qu'il n'est évidemment pas possible d'argumenter ici, voir Dieu (2011, p. 131-172). Mon analyse de ce dossier doit évidemment être confrontée et, le cas échéant, amendée ou complétée, non seulement à partir des études de J. L. García Ramón qui ont été signalées ci-dessus, mais aussi, pour la comparaison avec le superlatif avestique (°) *bairišta-* (Dieu, 2011, p. 163-164), à partir d'une étude d'E. F. Tucker (2009, p. 523-524), dont je n'avais pas eu connaissance à temps (il aurait été utile, en particulier, de la citer à propos de la traduction de *Yašt* 12, 7).

6. Voir aussi ce que remarque R. Stefanelli (2010, p. 47) à propos du composé ἀρτίφων « d'un parfait bon sens, sensé, intelligent », qui, selon elle, dénotait anciennement l'idée d'un bon ajustement des φρένες, et donc d'un équilibre, d'une harmonie des φρένες : « Le φρένες, che possono essere ἀγαθαί, ἐσθλαί per natura, perché così le hanno date gli dei, devono essere

comparatif ἀρείων, un lien avec la famille de ἀραρίσκω soit encore perceptible dans les poèmes homériques, ce qui inviterait également à rattacher ἀρετή à ἀραρίσκω : je renvoie, sur ce point, à Dieu (2011, p. 54-92, et plus spécifiquement p. 81-85). Sur φέρτερος, φέρτατος et φέριστος, M. Janda aurait pu citer, par ailleurs, l'hypothèse de F. Bader (1999a, p. 350-351 ; 1999b, p. 43-45), pourtant bien signalée dans la *Chronique d'étymologie grecque* (CEG 4, *Revue de philologie*, 73/1, 1999, p. 106), selon laquelle ces formes de gradation référerait au guerrier dans sa fonction économique de razzieur, de faiseur de butin « qui “emporte” du butin qu'il “rapporte” »⁷.

D'autres dossiers que celui de ἀρετή, ἀρείων et ἄριστος donnent lieu de la part de M. Janda à un rejet trop hâtif de l'étymologie traditionnelle. C'est le cas au chapitre 24 à propos de ὀλοφύρομαι « gémir, se lamenter, pleurer sur, avoir pitié de » et de ὀλολύζω « pousser des cris aigus ». Pour ὀλοφύρομαι, il présente un peu sommairement le dossier traditionnel p. 356-357 : ce verbe serait apparenté à lit. *ulbúoti* « appeler, chanter », arm. *oṭb* « plainte », et remonterait donc à une base radicale **olb*^{h-}, avec une réorganisation des timbres vocaliques qui serait sans parallèle et ne s'expliquerait que difficilement par l'influence de ὀλολύζω ; la finale en -ύρομαι, quant à elle, devrait être mise en rapport avec celle de verbes de plainte ou de lamentation comme ὀδύρομαι « se plaindre, se lamenter » et μύρομαι « pleurer à chaudes larmes ». Pour ὀλολύζω, il rappelle brièvement p. 360 l'analyse la plus répandue, selon laquelle ce verbe aurait été tiré d'une interjection (cf. aussi lat. *ululō* « hurler, vociférer », véd. *ululí-* « hurlant », etc.). Dans ces deux présentations des analyses traditionnelles, il ne cite guère, en dehors des pages concernées du livre d'E. Tichy (1983) sur les formations verbales onomatopéiques du grec ancien, que des dictionnaires étymologiques et des ouvrages généraux sur la formation des noms. Or, il aurait été utile de citer non seulement l'ouvrage de F. Skoda (1982), où le groupe de ὀλολύζω est traité, mais aussi, et peut-être surtout, l'étude de J.-L. Perpillou (1982) sur le vocalisme expressif en grec ancien. Le vocalisme ὀλοφ- de ὀλοφύρομαι y est replacé à l'intérieur du système grec, où il apparaît qu'il doit s'agir d'une resyllabation par adaptation aux schémas o-v et o-o-v⁸. Pour ὀλολύζω, J.-L. Perpillou montre que ce vocalisme o-o-v n'est pas séparable du vocalisme ε-ε-ι de ἐλελίζω « pousser un cri, émettre un chant »

mantenute equilibrata e ben 'connessa', per un funzionamento fisiologico armonico e bilanciato che si riverbera sul piano psichico. » Cela suppose, à l'origine, un phénomène physiologique très concret, dont la description peut trouver sa source dans le vocabulaire de l'artisanat. Ce type de composé peut alors permettre de comprendre comment il a été possible de passer, dans certaines formes de la famille de ἀραρίσκω, de l'idée d'adaptation, d'ajustement, à celle de bonne qualité ou d'excellence. Sur le lien entre l'idée d'excellence et celle de bon ajustement dans cette famille étymologique, voir aussi L. Massetti, *MSS*, 67/2, 2013/2014, p. 123-148.

7. On trouvera quelques brèves réflexions sur cette hypothèse chez Dieu (2011, p. 172, note 185).

8. Cf. Perpillou (1982, p. 261-262 = 1996, p. 29-30).

(verbe tiré de l'exclamation ἐλελεῦ) et du vocalisme *a-a-a* de ἀλαλάζω « pousser une clameur guerrière », et qu'il doit résulter d'une réorganisation des timbres comparable à celle de μορμύρω « gronder », où l'on a également une séquence *o-u* en face de lat. *murmurō*, arm. *mimram*, lit. *murméti*, etc. : pour reprendre les termes de J.-L. Perpillou, « ce verbe n'est pas isolé en grec et c'est là le fait important : il s'insère dans un système où il forme série avec d'autres verbes en *o-o-u* et où il s'oppose à la fois à ἐλελίζω et à ἀλαλάζω »⁹. Faute d'avoir procédé préalablement à un examen de ces verbes dans leur système synchronique au sein des verbes de sonorité, M. Janda ne peut qu'avancer une interprétation qui, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne paraît pas aussi convaincante. Il interprète ces deux verbes comme des composés dont le premier membre serait **soluo-* (cf. ion. οὔλος, att. ὄλος « tout entier, complet, tout ») et dont les seconds seraient les verbes φῶρω « délayer, détremper, mouiller » (l'idée première dans ὀλοφύρομαι étant alors celle de baigner complètement de larmes) et λύζω « avoir le hoquet, sangloter ». Si φῶρω est d'époque homérique, ce second verbe n'est, en revanche, pas attesté avant l'époque classique. Le premier membre de composé ὀλο- est expliqué p. 367 comme ionien, d'où la psilose, mais avec une absence d'allongement compensatoire à la chute de /u/ (cf. ion. οὔλος) en raison d'une dissimilation précoce de /u/ par /u/ (ainsi que, dans le premier cas, par la labiale /p^h/) dans les étymons proto-grecs posés comme **holuo-p^hurjomai* et **holuo-lugiō*. On peut regretter que cette explication ne soit pas accompagnée de commentaires de nature métrique, car, selon cette analyse, l'introduction des verbes ὀλοφύρομαι et ὀλολύζω dans la poésie dactylique serait nécessairement postérieure à la dissimilation supposée ici. Cette dissimilation ne serait d'ailleurs que sporadique, puisque, un peu plus loin (p. 373), le composé οὔλοχῦτᾱς (acc. pl. fém.), traditionnellement analysé comme composé de οὔλαι « grains d'orge (placés sur la tête des animaux lors du sacrifice) » et de χέω « verser », est tiré de **soluo-ḡ^hú-t-*, cf. véd. *sarvahút-* « complètement sacrifié » : selon M. Janda, l'absence de dissimilation y serait due à l'influence de οὔλαι, par étymologie populaire. Un autre fait, de moindre importance, est passé sous silence par l'auteur. Il reconstruit le verbe λύζω comme issu de **lug-iō*, sans évoquer la présence d'une nasale dans l'aoriste ἔλυξα et dans le nom du hoquet, λύξις, gén. λυγγός. Cette nasale pourrait aller dans le sens d'un étymon **λύγγ-yō*, non seulement dans l'hypothèse où il s'agirait d'un dérivé de λύξις, mais même, éventuellement, dans celle où λύξις serait tiré de λύζω par dérivation inverse. Sans doute l'auteur suppose-t-il simplement que λύζω ne serait pas dénominatif, et que l'introduction d'une nasale dans la conjugaison de ce verbe, dont l'aoriste ἔλυξα est un *hapax* attesté chez Galien, serait relativement récente en grec, et donc non nécessaire pour rendre compte du groupe de ὀλολύζω, où elle n'apparaît nulle part. Mais il aurait été utile de le dire nettement.

9. Cf. Perpillou (1982, p. 260-261 = 1996, p. 29).

Au chapitre 16, M. Janda consacre un développement à *κυδοιμός* « tumulte d'un combat » (p. 258-261). Il analyse ce mot comme une *kenning* signifiant « die Raserei anspornend », « qui aiguillonne, excite (*κυδ-*) la rage, la fureur (*-οιμός*, cf. *οἶμα* “élan, assaut”, avest. *aēšma-* “rage, fureur”, lat. *īra* “colère”) ». Si le sens de « rage, fureur » ne se trouve clairement attesté qu'en dehors du grec, M. Janda pense toutefois le retrouver dans les emplois homériques de *οἶμα* (Π 752, Φ 252). Un article non cité à ce sujet est celui de D. Petit (2009). Cette omission est regrettable, car l'article de D. Petit propose une analyse étymologique assez proche de celle de M. Janda, en tout cas pour ce qui concerne les familles étymologiques mises en jeu, mais dans un contexte plus général et avec une approche beaucoup plus approfondie et aussi bien plus prudente (ainsi, les rapprochements avec *κυδάζω* et *κῦδος* qui ont été évoqués plus haut ne sont pas acceptés par D. Petit) : *κυδοιμός* serait « un composé tautologique d'un verbe **κυδ-* “s'élancer” (cf. véd. *códati*) et du substantif *οἶμα* “élan, assaut” [...], de la même manière que *κερτομέω* “insulter” est composé de **κερ-* “couper” et de **-τομ-* “couper”, comme l'a brillamment montré Perpillou (1986). »¹⁰

Le chapitre 9 est consacré à *χάρμη* « combat ». M. Janda rejette le rattachement de ce nom à la famille de *χαίρω* « se réjouir ». Il propose à la place d'en rapprocher avest. *gram-* « être en colère, enrager, être furieux », all. mod. *Grimm* « fureur, rage », etc., qui remontent à une racine **g^hrem-* « gronder, tonner ; être furieux », de laquelle provient, en grec même, la famille de *χρεμετίζω* (Hom.+) « hennir », *χρόμαδος* « craquement (de mâchoires) » (*hapax*, Ψ 688), *χρόμος* (Hsch.) = v. sl. *gromŭ* « tonnerre ». À propos de *χρόμαδος*, cité p. 142, M. Janda renvoie seulement à l'étude d'E. Tichy (1983, p. 191). Il faut maintenant consulter aussi un article de N. Guilleux (2007, p. 100-102) où cet *hapax* est bien analysé comme un « mot-valise » créé à partir de la base *χρεμ-* / *χρομ-* et de *όμαδος* « foule tumultueuse, mêlée bruyante de guerriers, clameur ».

À propos de *μάχη* « combat », interprété au chapitre 15 comme issu d'un collectif **mág^h-eh₂* répondant au substantif véd. *maghá-* « don, présent » < **mag^hó-* (cf. plus haut pour plus de détails), une hypothèse récente aurait pu être citée, bien qu'elle reste largement hypothétique¹¹ : celle de M. Malzahn et M. Peters (2010) selon laquelle la famille de *μάχη*, *μάχομαι* (avec un doublet rare en *-έομαι*) devrait être rattachée à une racine **meg^hH-* « courir » (cf. tokh. B *māk^(ā)* « courir », gr. *μάχλος* « lascive » < « *qui court [les garçons] », avec une évolution sémantique, dans le groupe de *μάχη*, vers « courir avec hostilité » ; il faudrait admettre, dans *μαχέομαι*, une métathèse de **μεχα-* (< **meg^hH-*) en *μαχε-*. Par ailleurs, M. Janda est un peu mécanique dans sa reconstruction d'un prototype **mág^h-eh₂* du point de vue de la place de l'accent, bien qu'il procède ici à un type d'analyse largement

10. Voir Perpillou (1986, p. 79-80 = 1996, p. 120-121).

11. Cf. *Chronique d'étymologie grecque*, 13 (*Revue de philologie*, 85/2, 2011), p. 355.

répandu parmi les indo-européanistes : il indique simplement, p. 237-238, note 517, que μάχη, en face de véd. *maghá-*, serait du type de gr. μήρα vs μηρός « cuisse ». Or, l'accentuation de μάχη peut résulter d'un développement secondaire propre au grec à partir d'une forme plus ancienne *μαχή, que cette forme *μαχή soit elle-même un ancien nom d'action oxyton déverbatif ou, dans l'hypothèse de M. Janda, un ancien collectif oxyton répondant à véd. *maghá-*. En ce sens, il aurait pu être utile de renvoyer à l'analyse de Ph. Probert (2006, p. 133), qui considère que la remontée de l'accent serait due au fait que ce nom aurait connu une spécialisation sémantique telle que son sens ne serait plus parfaitement prédictible à partir de celui du verbe de base : μάχη ne signifie pas « action de combattre », auquel cas il devrait comporter l'accentuation finale caractéristique des noms d'action, mais plus précisément « combat », « bataille »¹². Cette explication ne doit pas être tenue pour une analyse strictement synchronique et, en tant que telle, dépourvue d'intérêt du point de vue de la reconstruction indo-européenne, car l'existence même d'un type accentuel μηρός / μήρα en grec ancien n'est nullement assurée : voir, sur ce point, Dieu (à paraître).

On a signalé plus haut l'interprétation, au chapitre 13, de l'adjectif ἀγέρωχος comme l'aboutissement éolien de *ἀγριο-χοχος « qui a la meilleure part [lors de la répartition du butin] » (*ἀγριο- = véd. *agriyá-* « qui se trouve au sommet, en tête, le premier, le meilleur »). Il faut consulter désormais l'étude minutieuse de ce dossier étymologique par C. Le Feuvre (à paraître, chapitre XIV, p. 481-530) : au terme d'une discussion philologique et étymologique serrée, C. Le Feuvre considère que ἀγέρωχος serait un composé dont le premier membre serait apparenté à ἀγείρω (< *ἀγέρ-γω) « rassembler ». La reconstruction du second élément est plus difficile. C. Le Feuvre, tout en indiquant prudemment que la question reste ouverte, propose d'analyser ἀγέρωχος comme un terme du vocabulaire militaire correspondant à un titre ou un grade militaire ancien, probablement d'époque mycénienne. Il signifierait originellement « assembleur de rangs », d'où « assembleur de troupes » : ἀγέρωχος serait issu de *ἀγερ-ορχος, avec comme second membre *ορχα « rangs » = myc. *o-ka*, collectif (neutre pluriel) de ορχος « *rang » (d'où « rangée d'arbres, de ceps de vignes »), du type de κύκλα en face de κύκλος. Cela supposerait d'admettre une dissimilation qui aurait eu pour résultat la chute du second /r/, ainsi qu'un allongement métrique non ionien permettant de conserver la structure métrique originelle. Les sens de « noble, fier, arrogant » résulteraient d'une réinterprétation de ce terme, à partir du moment où il était devenu inanalysable.

Quelquefois, M. Janda n'a pas eu connaissance de travaux qui auraient pu, éventuellement, étayer certaines de ses analyses étymologiques. Cela donne parfois l'impression d'un simple dialogue avec lui-même, alors même

12. Voir aussi Kuryłowicz (1958, p. 115 ; 1977, p. 41), pour qui l'accentuation de μάχη s'explique également par des raisons sémantiques.

que des éléments réels de discussion existent par ailleurs dans la littérature scientifique. M. Janda rappelle ainsi, p. 355 et p. 457, l'analyse étymologique qu'il avait avancée dans son livre de 2000 (p. 74-83) à propos de *λίπα* « grassement » et de *λιπαρός* « gras » : il rejette le rattachement traditionnel de ces formes à la racine **leip-* (cf. véd. *rip-* / *lip-* « enduire, oindre », v. sl. *prilipěti* « s'attacher, être collant », etc.), pour les faire remonter à la racine **uleik^h-* « humecter ». Au chapitre 30 du présent ouvrage (p. 457), il ajoute un élément à ce dossier étymologique, qui serait *αἰγίλιψ*, forme signifiant originellement, selon lui, non pas « escarpé », comme on l'admet habituellement, mais « humidifié par de l'eau » (cf. Hsch. : αἰγες· τὰ κύματα), avec *-λιψ* issu de **-ulik^h-s* ; la quantité brève du second *ι* serait due à l'analogie de premiers membres de composés en *-ι-* dans le cadre de la loi de Caland-Wackernagel. Or, il aurait pu être utile de ne pas renvoyer simplement à son ouvrage de 2000 à propos de son étymologie de *λίπα* et de *λιπαρός*, d'autant que certains arguments avancés dans cet ouvrage comme dans celui de 2014 (p. 457) en faveur d'un rattachement à la racine **uleik^h-* peuvent sembler contestables. Ainsi, l'idée selon laquelle les exemples d'allongement que l'on rencontre dans la scansion homérique avant le *λ* de *λίπα*, *λιπαρός* (cf. # ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν // en B 44, etc.) impliqueraient que ce *λ* provienne non pas de **l*, mais d'une séquence complexe telle que **ul*, ne saurait en aucun cas être tenue pour démontrée : voir, sur ce point, P. Chantraine, *GH* (I, p. 176-177)¹³. Il est donc dommage que M. Janda n'ait pas cité un article de V. Martzloff (2007) où son étymologie de *λίπα* et de *λιπαρός* était acceptée, de même que le rapprochement phraséologique qu'il établissait entre un emploi homérique de *λίπα* dans un contexte funéraire (Σ 350) et les emplois de lat. *pollinctor* « ensevelisseur, croque-mort ». Par conséquent, on peut également regretter que M. Janda ne puisse pas dire ce qu'il pense de l'hypothèse avancée par V. Martzloff dans cet article, selon laquelle il faudrait également ajouter à ce dossier une forme sud-picénienne, à savoir la forme **vepses** de la stèle TE 2.

Pour conclure, M. Janda nous offre avec ce très riche volume une somme imposante sur plusieurs questions d'étymologie et de culture homériques. Comme les ouvrages précédents de cet auteur, ce livre témoigne de la fécondité d'une approche qui mêle les aspects linguistiques et culturels pour traiter du monde homérique, du moins lorsque celui qui y recourt a pu bénéficier,

13. Certes, M. Janda a bien conscience de ce problème : il évoquait dans son ouvrage de 2000, p. 78, la question des allongements qui se produisent devant une sonante initiale de mot même dans des cas où celle-ci ne provient pas d'un groupe complexe du type de **y* ou **s* + sonante. Selon lui, le caractère formulaire et archaïque des passages où apparaissent *λίπα* et *λιπαρός* inviterait à considérer que l'allongement relèverait ici d'un fait ancien, et ne pourrait pas être d'un type secondaire devant une sonante issue d'un simple **l* indo-européen. Mais cette hypothèse n'est pas sans défaut. De fait, si elle n'était pas précédée par une syllabe longue, la forme *λιπαρός* ne pourrait pas rentrer dans le mètre. Il en va de même de *λίπα*, attesté uniquement, dans les poèmes homériques, sous une forme élidée, dans un syntagme formulaire *λίπ' ἐλαίῳ* (qui se trouve précédé par *δέ* en Ξ 171).

comme M. Janda, d'une excellente formation dans les domaines de la philologie grecque et de la linguistique indo-européenne. Il faut le consulter de manière systématique sur les sujets qui y sont abordés, y compris dans les cas où les étymologies retenues par l'auteur peuvent paraître contestables, tant il y a à apprendre dans les développements philologiques ou linguistiques qui les sous-tendent. On ne peut qu'espérer que M. Janda, grâce à cet ouvrage magistral, ouvre la voie à des recherches futures sur la langue et le monde d'Homère.

Éric DIEU

Bibliographie

- BADER, Françoise, 1999a. « Les Grands de l'Iliade et les Achéménides ». *Revue des études grecques*, 112, p. 337-382.
- , 1999b. « Homère et le pélasge ». Dans A. Blanc, A. Christol (éd.), *Langues en contact dans l'Antiquité. Aspects lexicaux. Actes du colloque Rouenlac III (Mont-Saint-Aignan, 6 février 1997)*. Nancy - Paris, ADRA - De Boccard, p. 15-66 (article repris avec quelques modifications dans E. C. Polomé [éd.], *Miscellanea Indo-Europea*. Washington, Institute for the Study of Man, 1999, p. 171-217).
- CHANTRAINE, Pierre, *GH : Grammaire homérique*, I, *Phonétique et morphologie*, 1942 (3^e tirage, 1958) ; II, *Syntaxe*, 1953. Paris, Klincksieck.
- DIEU, Éric, 2011. *Le Supplétisme dans les formes de gradation en grec ancien et dans les langues indo-européennes*. Genève, Droz.
- , à paraître. « Le type accentuel μηρός / μήρα du grec ancien ». À paraître dans les Actes du colloque international « Nouveaux acquis sur la formation des noms en grec » (Rouen, octobre 2013). Louvain, Peeters.
- GARCÍA RAMÓN, José Luis, 2010. « Hethitisch *nakkī-* und homerisch φέρτοτος : avestisch [°] *bairišta-*, homerisch φέρτερος, φέρτατος ». Dans J. Klinger (éd.), *Investigationes Anatolicae. Gedenkschrift für Erich Neu*. Wiesbaden, Harrassowitz, p. 73-89.
- , 2013. « Italische Personennamen, Sprachkontakt und Sprachvergleich : I. Einige oskische Namen, II. Altlatein *Ferter Resius | rex Aequicolus* ». Dans J. L. García Ramón, D. Kölligan, P. Poccetti (éd.), *Sprachkontakt und Kulturkontakt im alten Italien : Onomastik und Lexikon. 10 Jahre nach Jürgen Untermanns "Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen"*. Pise - Rome, Fabrizio Serra editore, p. 103-117.
- GUILLEUX, Nicole, 2007. « Allitérations et assonances associées à l'emploi des impressifs de sonorité dans la langue homérique ». Dans A. Blanc, E. Dupraz (éd.), *Procédés synchroniques de la langue poétique en grec et en latin*. Bruxelles, Safran, p. 95-102.
- HOCK, Wolfgang, 1999. « Zur Suppletion beim Adjektiv im Altgriechischen und Germanischen ». Dans W. Schindler, J. Untermann (éd.), *Grippe, Kamm und Eulenspiegel. Festschrift für Elmar Seebold zum 65. Geburtstag*. Berlin - New York, De Gruyter, p. 207-223.
- JANDA, Michael, 2000. *Eleusis. Das indogermanische Erbe der Mysterien*. Innsbruck, IBS.
- KURYŁOWICZ, Jerzy, 1958. *L'Accentuation des langues indo-européennes*, 2^e éd. (1^{re} éd., 1952). Wrocław - Cracovie, Zakład Narodowy imienia Ossolińskich.

- , 1977. *Problèmes de linguistique indo-européenne*. Wrocław - Varsovie - Cracovie - Gdańsk, Zakład Narodowy imienia Ossolińskich.
- LE FEUVRE, Claire, à paraître. Ὀμηρος δῦσγνωστος. *Réinterprétations de termes homériques en grec archaïque et classique*. Genève, Droz.
- MALZAHN, Melanie, et PETERS, Martin, 2010. « How (not) to compare Tocharian and Ancient Greek verbal stems ». Dans R. Kim, N. Oettinger, E. Rieken, M. Weiss (éd.), *Ex Anatolia Lux. Anatolian and Indo-European Studies in Honor of H. Craig Melchert on the Occasion of his Sixty-Fifth Birthday*. Ann Arbor, New York, Beech Stave Press, p. 265-268.
- MARTZLOFF, Vincent, 2007. « Latin *pollinctor*, grec λῖπ(α), picénien VEPSSES. Phraséologie et élaboration poétique ». Dans A. Blanc, E. Dupraz (éd.), *Procédés synchroniques de la langue poétique en grec et en latin*. Bruxelles, Safran, p. 171-189.
- OSTHOFF, MU, VI : OSTHOFF, Hermann, et BRUGMANN, Karl, 1910. *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, VI (H. Osthoff, p. 1-350 ; K. Brugmann, p. 351-370). Leipzig, Hirzel.
- PERPILLOU, Jean-Louis, 1982. « Verbes de sonorité à vocalisme expressif en grec ancien ». *Revue des études grecques*, 95, p. 233-274 (= Perpillou 1996, p. 7-39).
- , 1986. « De “couper” à “insulter” ». Dans A. Etter (éd.), O-o-pe-ro-si. *Festschrift für Ernst Risch zum 75. Geburtstag*. Berlin - New York, De Gruyter, p. 72-84 (= Perpillou 1996, p. 113-124).
- , 1996. *Recherches lexicales en grec ancien. Étymologie, analogie, représentations*. Louvain - Paris, Peeters.
- PETIT, Daniel, 2009. « À propos du grec homérique κυδοιμός : tumulte guerrier et composition tautologique ». *Ktèma*, 34, p. 89-101.
- PINAULT, Georges-Jean, 1999-2000. « Le nom primitif de la rétribution rituelle en védique ancien ». *Bulletin d'études indiennes*, 17-18, p. 427-476.
- , 2006. « Compétition poétique et poétique de la compétition ». Dans G.-J. Pinault, D. Petit (éd.), *La Langue poétique indo-européenne. Actes du colloque de travail de la Société des Études Indo-Européennes (Indogermanische Gesellschaft / Society for Indo-European Studies), Paris, 22-24 octobre 2003*. Louvain - Paris, Peeters, p. 367-411.
- PROBERT, Philomen, 2006. « Accentuation in Ancient Greek Deverbative \bar{a} -stems. Further Evidence for Loss of Analysis Followed by Accentual Change ». Dans D. Kölligan, R. Sen (éd.), *Oxford University Working Papers in Linguistics, Philology & Phonetics*, 11. Oxford, University of Oxford, p. 122-142.
- SKODA, Françoise, 1982. *Le Redoublement expressif : un universal linguistique. Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*. Paris, SELAF.
- STEFANELLI, Rossana, 2010. *La temperatura dell'anima. Parole omeriche per l'interiorità*, Padoue, Unipress.
- TICHY, Eva, 1983. *Onomatopoeische Verbalbildungen des Griechischen*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- TUCKER, Elizabeth Fawcett, 2009. « Old Iranian Superlatives in -išta- ». Dans W. Sundermann, A. Hintze, F. de Blois (éd.), *Exegisti monumenta. Festschrift in Honour of Nicholas Sims-Williams*. Wiesbaden, Harrassowitz, p. 509-526.
- TRÜMPY, Catherine, 2003. Compte rendu de Janda (2000). *Gnomon*, 75/4, p. 289-293.
- VINE, Brent, 1998. *Aeolic ὄρπετον and Deverbative *-ετό- in Greek and Indo-European*. Innsbruck, IBS.